

PAUL GÉRARDY

LES CHANSONS

NAÏVES

Des presses de FLORÉAL
1892.

A

EDMOND RASSENFOSSE

Ce livre

chanté et souffert

aux jours de notre jeunesse

dans la fraternité de nos âmes.

Son Ami,

P. G.

LES CHANSONS NAÏVES.

At leve er krig med trolde
I hjertets og hjernens hvælv;
At digte — det er at holde
Dommedag over sig selv.

HENRIK IBSEN.

Wenn die Kinder sind im Dunkeln,
Wird beklommen ihr Gemüt,
Und um ihre Angst zu bannen,
Singen sie ein lautes Lied.

Ich, ein tolles Kind, ich singe
Jetzt in der Dunkelheit;
Klingt das Lied auch nicht ergötzlich,
Hat 's mich doch von Angst befreit.

HEINRICH HEINE.

I.

*A la façon de Henri Heine
Je dis des chansons tristes et douces,
Je dis de méchantes chansons
A la façon de Henri Heine.*

*Ce sont des riens, mais qui font mal,
Mais qui m'ont mis le cœur en peine
Et m'ont fait trouver tout banal
A la façon de Henri Heine.*

*Par les chemins où je me traîne,
Pour chasser les pleurs de mes yeux,
Très simplement je chante un peu
A la façon de Henri Heine.*

II.

*Le lied que mon âme chantonne,
Mon lied peureux qui pleure un peu,
Est germanique et triste un peu,
Le lied que mon âme chantonne.*

*Oh ! c'est un lied bien monotone,
Pleurant toujours les mêmes pleurs,
Chantant toujours les mêmes fleurs,
Le lied que mon âme chantonne.*

*Le lied est vieux et monotone,
Et long et long — et vain, hélas !
Et jamais il ne finira
Le lied que mon âme chantonne !*

III.

*Rêver ses rêves doucement
Et laisser les choses aller,
Et laisser ses larmes couler,
Pour être heureux infiniment.*

*Pleurez vos joies, mais pleurez seul,
De peur que l'on en sache rien
Et qu'on détruise votre bien,
Pleurez vos joies, mais pleurez seul.*

*Ne dites pas que vous aimez
Si votre cœur se meurt d'amour ;
Ce serait le rêve d'un jour
Si vous disiez que vous aimez !*

*Si vous connaissez les douleurs
Enfermez vos douleurs encor
Et dans votre cœur triste à mort
Goûtez tout seul la joie des pleurs.*

*Rêvez vos rêves doucement
Et laissez les choses aller,
Et laissez vos larmes couler
Pour être heureux infiniment.*

IV.

LES BAISERS.

*La bouche qui baisa mes lèvres enfantines,
La bouche qui d'abord but le fiel de mes pleurs,
Avait des lèvres d'or et des chansons divines.*

*Dans mon tremblant berceau qu'on recouvrait de fleurs
Souvent des pleurs amers ont roulé dans mes langes,
Et ma mère m'apprit le secret des douleurs.*

*Hélas ! ma mère elle est allée où sont les anges !
Elle a porté vers Dieu l'offrande de son cœur
Sans l'avoir entaché de nos humaines fanges.*

*Et les anges à Dieu chantant l'éternel chœur,
Avec des lèvres d'or et des chansons divines,
Les anges ont reçu sa douce âme, leur sœur.*

*Et depuis lors jamais mes lèvres enfantines
N'ont reçu les baisers de bouches d'ici-bas ;
Mes yeux ont fui l'éclat des lèvres purpurines.*

*Les rougissants baisers, je n'en goûterai pas
Avant d'avoir trouvé les lèvres enfantines
D'une enfant douce, à tête d'ange ou d'enfant las,*

Ayant des lèvres d'or et des chansons divines.

V.

ELLE.

*Celle que j'aimerai, l'ange de mon doux rêve,
Ara de grands yeux bleus sous ses boucles d'enfant;
Le cœur bien chaste et doux comme un ange le rêve,
Un vague teint rosé de beau songe mourant.*

*Elle sera si frêle et si svelte et si douce
Qu'on dirait le lys pâle en une serre éclos,
Ou le tremblant rayon de lune sur la mousse,
Ou la claire fontaine au ciel pleurant ses eaux.*

*Au fond de son doux cœur et du bout de ses lèvres,
Devinant déjà ce que je médite encor,
Elle fredonnera toutes mes chansons mièvres
Et vêtira mon âme avec ses gammes d'or.*

*Elle n'aura jamais une parole amère ;
Des sourires toujours fleuriront ses grands yeux
Chastes, comme l'étaient les regards de ma mère
Et purs comme l'étaient ses vagues regards bleus.*

VI.

CHANSONS!

*Je tiens ma dextre main sur mon cœur appuyée
Et lentement je chante une antique chanson :
Une princesse pleure en sa tour ennuyée,
Un prince vient chanter vers la princesse aimée
Sans voir de noirs archers grandir à l'horizon.*

*C'est éternellement l'éternelle chanson :
Les martyrs de l'amour et les amants fidèles,
Les chevaliers mourants et les longs pleurs des belles;
Mais éternellement ce n'est qu'une chanson,
C'est éternellement l'éternelle chanson !*

VII.

NUIT D'HIVER.

*Oh la lucidité des claires nuits divines,
L'alme lucidité des almes clairs de lune !*

*Le lointain vibre d'un frisson, oh si limpide
Que le mystère en semble un sourire impavide.*

*On croit voir approcher une princesse frêle
Avec un bruit de pas si peureux et si grêle...*

*Le prince doit être lointain, ou mort peut-être,
Et la princesse pleure l'hymen qui ne doit être.*

*Oh ! la lune roulant sur la blancheur des plaines
Le candide sourire de ses clartés sereines !*

*On entend soupirer les ruisseaux sous la glace,
La nudité des arbres tremble au vent qui passe.*

*Un soupir indolent va pleurant sur la neige,
Le vent d'un luth de glace tire un strident arpège.*

*La princesse s'en vient si candide et si lasse
Au bruit cristallin de ses pas sur la glace.*

*Pleure, ô princesse naïve! le prince que tu rêves
Repose sous la glace où l'égara son rêve!*

*Le sourire de la lune sur la neige sereine
Emplit de joie naïve l'immensité des plaines.*

VIII.

LA PRINCESSE NAÏVE.

Elle chante :

*Je voudrais être aimée par un prêtre bien chaste
Qui ferait de son cœur un frêle sanctuaire
Avec de l'encens pur et de pâles cantiques
Et des clartés de cierges en l'or des lampadaires.*

*Dans la châsse sacrée aux sveltes gothiques
Un lys serait l'autel dont je serais la reine;
Mon prêtre chanterait des prières mystiques
Et je mourrais d'extase en l'écoutant prier!*

IX.

CE FUT

UN TROUVÈRE QUI CHANTA
ET UNE DAME QUI EN MOURUT.

Pour Albert Mockel.

*Un gentil trouvère vint de loin
Avec trois cordes à sa lyre;
Il chanta la chanson bien douce,
Il chanta la chanson bien bonne
Avec trois cordes à sa lyre.*

*Il vint en un jardin de lys
Avec un castel au milieu,
Un grand castel tout blanc et frêle,
Enclos en un lac de sommeil
Où vont des cygnes lents, silencis.*

Et sur les blancs cygnes d'orgueil,
Et sur le castel frêle et blanc,
Emmi le lac, emmi les lys,
N'était de soleil malfaisant,
Mais rien que la pâleur lucide
D'un clair de toujours bonne lune.
La dame était à sa fenêtre,
La dame belle et blanche et claire,
Et le trouvère eut joie au cœur.

Il chanta la chanson bien douce,
Il chanta la chanson bien bonne,
Avec trois cordes à sa lyre.

Et lent et doux son chant allait,
Et la claire dame écoutait
La si lente et douce chanson ;
Et le lys blanc d'un frêle sourire
Se mirait en l'eau de ses yeux.

Mais, — casse une corde de la lyre !

*Les yeux en les yeux de la dame,
Avec deux cordes à sa lyre
Le gentil trouvère chante et pleure
Sa chanson si triste et si lente.*

*Et les lys blancs, les cygnes blancs
Ont des pâmoisons vers la lune.*

*Oh ! triste et lent et doux il chante
Des pleurs en les yeux de la dame,
Des pleurs, des pleurs en ses yeux clairs.*

Et — une corde de la lyre casse !

*Avec une seule corde à sa lyre,
Si grêle et frêle chanterelle,
Se pâme sa chanson plus douce
Et pleure sa chanson meilleure,
Et pleure et rit sa chanson triste,
Si triste et si lente vers la lune.*

*De blanches colombes s'envolaient,
Les cygnes chantaient sur le lac
La mort des lys en le jardin.*

*Les lys et les cygnes mouraient.
Et quand cassa la chanterelle
La dame mourut à sa fenêtre,
La dame mourut avec les lys,
Si pâle et frêle comme un lys.*

*Et le trouvère s'en alla
Sans plus de cordes à sa lyre,
Triste et muet il s'en alla ;
Il traversa bien des pays,
Mais jamais plus il ne chanta.*

X.

LE CHASSEUR NOIR.

Pour Léon Paschal.

*J'aime le noir chasseur de l'ombre
Qui, l'arc en mains, carquois au dos,
Traverse, quand la nuit est sombre,
Le bois où dorment les échos.*

*De son chien noir les yeux l'éclairent
Et son chien noir est un démon ;
Les loups, les sangliers le flairent
Par les halliers touffus du mont.*

*Ils se taisent de peur et tremblent ;
Le chasseur noir et le chien noir
Passent tout lentement et semblent
Dans la nuit sombre ne rien voir.*

*Le morne chien regarde l'herbe,
Le chasseur regarde la nuit ;
Dans le lointain monte une gerbe
De feux follets qui les poursuit.*

*Et toujours dans la nuit et l'ombre
Le chasseur et le chien s'en vont ;
Et l'homme rêve un rêve sombre,
Et le chien noir est un démon.*

XI.

FOLIE.

*Mon cœur est triste et sec et las,
Ma tête bout, ma tempe sonne ;
Je rêve et rêve et ne hais pas
Et n'ai jamais aimé personne !*

*Je suis un fou qui marche seul,
Point méchant, un peu lunatique,
Le cœur glacé sous un linceul,
En tête un rêve fantastique.*

*J'aime me trouver seul la nuit
Au clair de lune, en un bois sombre,
Où l'on n'entend pas d'autre bruit
Que le bruissement de l'ombre.*

*Je nargue au loin le disque lent
De la lune prise en les cimes ;
Je rêve et rêve un rêve blanc
De choses folles et sublimes.*

*Et, tremblant au bruit de mes pas,
Je marche et marche et ne m'arrête
Que quand je suis bien loin, bien las,
Un peu de calme dans la tête.*

XII.

FOLIE DE RÊVE.

*J'aime à courir en les tempêtes
Par les bois où hurlent les vents ;
Quand les chênes courbent leurs têtes
Être homme me paraît plus grand.*

*Échevelé, brûlant, livide,
Avec le vent je crois voler
Et vers l'immensité limpide
Mon âme voudrait s'en aller.*

*Alors, quand par les plaines grises
Hallucinant et seul je vais,
Souvent, avec le chant des brises,
M'est venu ce rêve mauvais :*

*Pendant que gronde la tempête,
Que hurle l'ouragan rageur,
Moins fort sur terre qu'en ma tête,
Moins en ma tête qu'en mon cœur;*

*Aux bras en deuil qu'un chêne tord
En vain au fond des cieuz stupides
Balancer mon corps dans le vide
A jamais, dans la maledort.*

XIII.

FOLLE CHEVAUCHÉE.

*J'ai pris ma hautaine princesse
Et dans mon presto enlèvement
Au bruit des pleurs de sa détresse
Je chevauchai rapidement.*

*Et c'était gai! — car dans le bois
Ma princesse a séché ses larmes
Et le bois s'est pâmé de joie,
Et rire! — Oh! soudain des pas d'armes*

*Et fuir et fuir, et puis sans cesse
Fuir à travers le bois clément —
Oh les baisers de ma princesse
Qui chante un refrain indolent!*

*Et c'est doux ainsi, cette fuite,
Et le cheval n'est pas de chair :
Sans fouler l'herbe, il court, si vite,
Sans ternir l'eau du ruisseau clair.*

*Et dans le manoir des aïeules
C'étaient des tristesses à mort,
C'étaient les soupirs des aïeules,
C'étaient des larmes pour les morts.*

XIV.

*Je suis en deuil de rêves morts,
Je suis en grand deuil de mes rêves
A la dérive sur les grèves,
A la dérive loin des ports.*

*Blancs nénuphars des eaux moroses
Et lys tombés de vierges mains,
Lauriers austères, folles roses,
Fleurs mortes de mes rêves vains !*

*Des poisons sont tombés des astres,
Des poisons sur mes frêles fleurs —
A la dérive, sous les astres,
A la dérive, frêles fleurs !*

XV.

DOLENCE.

*Oh n'avoir plus aucun espoir
Et traîner par l'ennui de vivre,
Et traîner par l'ennui des livres
Un morne cœur en désespoir,
Trop lâche pour mourir ou vivre !*

*Et puis ces rêves qui nous tuent,
Ces rêves de gloire et d'amour,
Ces grands rêves de grandes amours
Et l'impuissance de votre âme,
Notre impuissance qui les tue !*

Rêver une épée en sa main,
Rêver en sa main un lourd glaive
Et vivre de ce rêve vain,
Et n'avoir qu'une plume en main,
Rien qu'une plume trop lourde encor !

Hélas ! hélas ! les dieux sont morts !
Ils sont morts sur leurs autels vides !
Et nos rêves debout encor
Ils mourront d'être trop lucides,
Ils mourront, car les dieux sont morts.

XVI.

MA BARQUE.

*Ma barque indolente,
Ma barque d'ébène
Poursuit, nonchalante,
Sa route, oh si lente,
Sa route, oh si vaine !*

*Ma bannière flotte
Endeuillée à peine ;
Et la mer sanglotte ;
Nul vent ne ballotte
Ma barque d'ébène !*

Sous le ciel atone
Ma nef s'en va lente ;
La mer lui chantonne
Un air monotone,
Ma barque indolente !

Un vain espoir ancre
La nef de ma peine
Dans une mer d'encre —
Dieu lève ton ancre
Ma barque d'ébène !

XVII.

NEIGE.

*Voici que la neige est tombée,
Voici l'alme neige lucide —
O mon cœur, la neige est tombée !*

*Voici que par les plaines vides,
Par les forêts et les halliers
Voici que la neige est tombée !*

*Tout est blancheur et blanc et blanc,
Et les tombeaux sont nivelés,
Les vieux tombeaux si désolés.*

*Et c'est la blancheur d'un suaire,
D'un suaire immensément blanc —
Oh ne regarde pas la terre,*

Pauvre cœur, la neige est tombée!

XVIII.

AMOUR MAUVAIS.

*J'ai rêvé vers l'enfant jolie
A bouche sensuelle et rouge;
— Oh! dans ses prunelles qui bougent
La profonde âme inassouvie!*

*La vierge impure, enfant malade
Qui pâme par l'ennui des livres
Dont l'arôme mauvais l'enivre
La langueur de sa chair malade!*

*Elle jouit du mal en rêve,
Et dans son sourire mauvais
Des désirs luisent, à jamais
Implacables comme son rêve.*

*J'ai rêvé vers la vierge impure ;
Le feu rouge de ses cheveux
A profané mon âme pure —
Et j'ai des larmes dans les yeux.*

XIX.

A L'ENDORMIE.

*Oh dors, et que la paix du Seigneur te soit douce
Puisque tu ne sens plus les tortures du jour,
Que tu ne souffres plus du rayon sur la mousse,
Oh dors! et que la paix du Seigneur te soit douce
Et te garde du rêve atroce de l'amour!*

*Je vois un rayon frêle et pleurant dans les vagues,
Et, pâles, vers le loin du fleuve, dans la nuit,
Je vois d'anciens espoirs traînant en langueurs vagues,
Je vois le rayon frêle et pleurant dans les vagues,
Et mon cœur en dérive vers le rayon qui fuit.*

*Le Rhin pleure au lointain vers la rive endormie ;
Et sous le poids mouvant des bateaux qui s'en vont
Et le fouillent des coups de la roue ennemie,
Le Rhin pleure au lointain vers la rive endormie,
Pleure d'être éveillé de son rêve profond.*

*Oh dors, et que la paix du Seigneur te soit douce !
Le rayon frêle est mort sur le rêve du Rhin,
— Le rêve d'écouter les soupirs que l'on pousse —
Oh dors et que la paix du Seigneur te soit douce,
Et moi, seul dans la nuit, je puis pleurer un brin.*

A Bonn, la nuit.

XX.

*Je vais, triste barbare égaré par les villes,
Entrainant avec moi le désespoir des rêves,
Vastes palais croulés avant d'avoir été.*

*Et je m'en vais ainsi par les foules hostiles,
Raillieuses, et qui huent à l'effort dont j'élève
Mes grands palais, croulés avant d'avoir été.*

*Mais que me font à moi les rires de la foule ?
Je traîne dolement mon cœur pur de barbare,
Tombeau de mes rêves enclos dans leur cercueil.*

*Et je ne comprends rien aux plaisirs de la foule
Et j'en tiens éloigné mon grand cœur de barbare,
Tombeau de mes rêves, enclos dans leur orgueil.*

XXI.

LE HIBOU.

*C'est un volètement hagard à travers l'ombre,
Un battement stupide d'ailes par le vent,
Et puis, lointain, un hululement d'effroi sombre,
Un dolent et lugubre hululement.*

*C'est le hibou farouche des longues nuits sans lune,
C'est le hibou inconsolable et qui fuit
A travers l'horreur de l'ombre où sa voix importune
Le sommeil et les rêves et fait frissonner la nuit.*

*L'inconsolable oiseau des nuits qui pleure à travers l'ombre,
L'oiseau spectral, craintif ennemi des clartés,
Dont le volètement peureux apeure l'ombre,
Dont les cris frissonnent dans l'immensité;*

*Il sait le vieux clocher qui le dérobe au jour,
Lui gardant le repos de sa paix éternelle.
— Mon cœur, hibou qui fuis les étreintes charnelles,
Où trouveras-tu l'ombre et la paix d'une vieille tour ?*

XXII.

A LA DÉRIVE.

*Aux mers éternellement sans tempêtes
Et sans aucun bruit et toujours les mêmes;
Aux mers planes et sans gouffres et sans navires
Dont rien à l'horizon ne montre les limites.*

*Toujours l'eau glauque, immobile et sans frisson,
Sans un chant lointain et sans un bruit de lame;
Pas un écueil, pas un rocher et pas un phare,
Et rien d'humain et nulle bête et nulle plante;
La mer stagnante et morbide et torpide,
Et l'ennui lourd sous les clartés de vagues lunes.*

*— Il n'y a pas de lune pourtant, ni d'étoiles;
Et les cieux glauques ont la teinte de la mer. —*

*L'air sans brises et sans oiseaux et sans cris ;
La mer immensément, la mer sans bornes,
La mer sans rien qui vive ou qui végète ;
La mer morbide de stagnante torpeur. —*

*Et seule, sans voile ni rame ni rien qui bouge
Et sans bruit, s'en va ma barque à la dérive,*

— Ma barque sans couleur, ni contour, ni matière —

*Et mon cœur dans ma barque, mon cœur sans âme,
Sans rien qui bouge, mon cœur mort, mon cœur putride,
Sur la mauvaise mer d'ennui, à la dérive,
A jamais, sur la mer morte des désespoirs.*

XXIII.

LA CHANSON DE LA MORT.

*J'ai forgé mon casque d'acier,
J'ai forgé mon arc et mon glaive,
Pour que jamais on ne m'enlève
La rouge gloire des guerriers !*

*J'ai pris des rubis et des perles,
J'ai constellé mon bouclier
Pour qu'il brille par les charniers
Lorsque les bannières déferlent.*

*J'ai pris la torche dans ma main,
J'ai fourbi l'acier de mon glaive
Pour que j'éclaire et que j'enlève
Vers leur Dieu les souffrants humains !*

XXIV.

HUMBLE PRIÈRE.

*Oh pardonnez, Seigneur,
L'orgueil et les blasphèmes
Que l'atroce douleur
Mît sur mes lèvres blêmes !*

*Pardonnez l'âpreté
D'imprécations folles
Avec la lâcheté
Des repentances molles !*

*Pardonnez à l'orgueil
Les larmes incloses
Et celles que mon œil
Répandit sur des roses !*

*Que de l'infernal jeu
Votre main me délivre,
Car je suis las, mon Dieu,
J'ai tant souffert de vivre !*

LES CROIX.

Aux Amis

CHARLES DELCHEVALERIE

et

ALBERT THONNAR.

Als ich grösser wurde, Kindchen,
Noch viel mehr begriff ich schon,
Ich begriff und war vernünftig,
Und ich glaubt auch an den Sohn.

An den lieben Sohn, der liebend
Uns die Liebe offenbart,
Und zum Lohne, wie gebräuchlich,
Von dem Volk gekreuzigt ward.

HENRICH HEINE.

I.

MA CROIX.

*Pour que ma maison fût austère,
Quand je l'ai bâtie lentement,
J'ai posé sur la première pierre
Une large croix couleur de sang.*

*Pour que ma maison fût bénie,
J'ai posé sur mon seuil austère
Une large croix peinte en la pierre,
Pour que ma maison fût bénie.*

*Jamais les pieds n'effaceront
La large croix peinte en mon seuil,
— La large croix de mon orgueil
Qui se reflète sur mon front!*

II.

CROIX EN LA NUIT.

*Le rauquement des crapauds grince
Par les minuits au pied des croix,
Si mornement, si sombrement,
Le rauquement des crapauds grince
Comme la scie au cœur du bois,
Si tristement, si lentement
Toujours vers l'impassible croix.*

*Et par les nuits, les sombres nuits
Si mornes, sans brise et sans bruits,
C'est comme un soupir d'âme en peines,
Comme un sourd écho des gèhennes,
Toujours, toujours, si morne et triste
Vers l'immobilité des croix.*

*Et tout écoute, sombre et triste,
Tomber les lamentables sons
Avec de noirs frissons d'effrois,
D'effrois lugubres qui vous glacent.*

*Et sans s'agenouiller aux croix
Les nocturnes pèlerins passent,
En l'âme de sombres frissons.*

*Et triste et bas et morne et las
Le rauquement des crapauds grince
Vers la croix, mornement, et grince,
Et la croix ne l'écoute pas.*

III.

CROIX DE BOIS.

Pour Jean Paisse.

*Il est des croix de bois si grandes
Par les chemins de mon pays,
D'immenses croix de bois, si grandes,
Avec des bondieux tout petits.*

*Et les petits bondieux de cuivre
Par les hivers tout dédorés,
Claquent au vent et semblent vivre
Sur le bois des vers dévoré.*

*Souvent par une main ils pendent
Au seul clou qu'épargna le temps —
Et les bras de la croix se tendent
Toujours au loin, immensément.*

*J'admire dans ces croix trop grandes
La naïve main qui les fit :
La croix, la douleur, est si grande,
L'homme, le souffrant, si petit !*

IV.

CROIX MORNE.

*Oh la tristesse des croix solitaires,
La tristesse des rigides croix
Tendant aux carrefours leurs bras de bois,
Et sous les pallides clartés lunaires
Leurs ombres s'étendant par les chemins !*

*Et passent les nocturnes pèlerins
Si lents, si mornes, vers les sanctuaires ;
Et passent les caravanes mercantiles
De richesses d'âpres marchands ;*

*Et passent le rouge rut des crimes,
Les haines louches, les lâchetés viles ;—
Et là-bas, dans les bois, les râles des victimes
Et le triomphe sanglant des méchants.*

*Tout passe, et les impassibles prunelles
Du Christ en croix fixent l'immensité
Et semblent contempler aux lointaines cités
Une efflorescence d'âmes plus belles.*

V.

CROIX DE PIERRE.

*Voici la croix de pierre, la froide croix,
La croix branlante et si triste et si froide,
Pendant vers le chemin son Christ brisé, la croix,
La lourde croix trapue et penchée et si roide.*

*Et le long des chemins déserts et par les plaines
Où volent les mystiques corbeaux croassants,
On l'a posée, afin qu'elle dise aux passants
Qui vont songeusement vers les contrées lointaines :*

*“ Un homme vint ici comme toi, qui mourut ;
Il poursuivit éperdument son même rêve,
Il mourut se croyant près de l'éternel but
Et seule je parle encor de sa course brève. „*

*C'est la croix de pierre, la froide croix de pierre
Que recouvrent les mousses blanches et les lichens ;
Et tout est si désert et si sombre aux lointains
Qu'on cherche l'invisible et sombre suaire
S'élevant de la croix pour s'étendre au lointain.*

VI.

LA TOUR.

La vieille tour a la parole
— La vieille tour est bien bavarde! —
Depuis des siècles qu'elle est là
La vieille tour a la parole.

De sa haute chaire, hagarde,
Elle harangue les vieilles croix,
— Harangue éternelle — et regarde
Vers le lointain sommeil des bois

*Si triste ! — et les croix, morne foule,
Accourues là on ne sait quand,
Se sont endormies longuement,
Les tristes croix, la morne foule.*

*Dieu ! c'est que le prêche est si long !
Et voilà même que sommeille
La bavarde tour — oh si vieille !
Du sommeil des croix — oh si long !*

VII.

CIMETIÈRE.

Pour Charles Bronne.

*Oh! ce sont les croix assemblées,
Les assises des grandes croix
Près des églises désolées,
Les grandes assises des croix.*

*Et tant et tant elles sont là,
Et tels et tels sous elles dorment,
Froids et glacés, comme elles, dorment
Qui ne se réveilleront pas.*

*Elles contemplent la vieille église
Si tristement, si longuement,
Tenant leurs si mornes assises
Là, toujours, éternellement.*

*Quand viendront les splendeurs futures,
L'aube des résurrections,
Toujours les antiques croix pures
Seront là qui sommeilleront*

*Leurs longues et mornes assises
Sur la rigidité des morts,
Et sous les ruines de l'église
Elles verront surgir les morts.*

*Leur immobilité de pierre
Au sommeil lourd, au long sommeil,
Gardera les damnés sous terre
Loin des splendeurs, loin des soleils.*

VIII.

CROIX D'HIVER.

*Sous la neige et la grêle
Dans le chemin du bois
Se dresse la croix frêle —
O mon cœur sur ta croix !*

*Et vers le Christ brisé
Sur sa croix équarrie
Le vent chasse la pluie —
O mon cœur sur ta croix !*

*Et le Christ brisé songe
A l'autre jour pareil
Où quelqu'un mourut là —
O mon cœur sur ta croix !*

IX.

CROIX EN LE DÉSERT.

Quand je suivais, pèlerin lent, ma route lasse
Par l'infini monotone des landes,
Là-haut, pour guider mon ascension pensive,

Sous la torpeur d'ennui des tristesses lunaires,
Sous l'éblouissement torride des midis,
La haute croix tendait ses grands bras sur les prés.

Hélas ! hélas ! Mais les bacchantes sont venues !
Le juste en croix leur parut une suprême insulte ;
Elles ont brisé, elles ont brûlé la croix des prés !

Et moi, depuis lors, pèlerin vagabond, j'erre
Sans guide et sans espoir et mon esprit s'égare
Et mes pas, et je vais sans espoir par les landes.

X.

CALVAIRE.

*Oh vous tous, les tristes, les las de vivre,
Poursuivant votre chemin en pleurant
A travers le mal dont d'autres s'enivrent,
Voilà, voilà le chemin qu'il faut suivre,
Qui mène droit au calvaire sanglant !*

*Là, dans les plaies, le soleil met des flammes :
Le lys rouge de sang écoute en l'air
L'hymne des douleurs que les ronces clament ;
Là, d'autres pleurs que les pleurs vers la femme
Et d'autres voix que les voix de la chair !*

*Là, c'est l'orgueil suprême des souffrances,
Là, c'est l'espoir suprême vers le ciel :
Point de pitié dont les douleurs s'offensent,
C'est le martyr où l'on souffre et l'on pense :
La chair n'est rien à l'être essentiel.*

*Nous irons cueillir les fleurs sanguinaires,
Cherchant la mort dans leurs âcres parfums !
Trêve aux plaintes que nos lèvres profèrent,
Et, songeurs de gravir le rude calvaire,
Méprisons la chair aux cris importuns !*

*Allons chargés des crimes des ancêtres,
Nous, maudits en naissants, les tard venus ;
Car malgré nous nos crimes se perpètrent
Et nous marchons à travers les peut-être
En vain, vers le douloureux n'être plus.*

ORAISON.

*La rauque voix de ma douleur
En vain, mon Dieu, vers vous elle clame :
Seigneur, un peu de Foi pour l'âme,
Seigneur, un peu de votre Foi !*

*Mon cœur a faim vers votre Hostie,
Mon cœur a soif vers votre Sang ;
Mon cœur a soif, mon cœur a faim
Seigneur, et je soupire en vain.*

*Je veux la grâce des Prières :
La candide Prière des vierges,
La naïve Prière des cierges
Illuminant votre ostensor.*

*Je rêve aux minuits des Noël's,
Je rêve en les Epiphanies,
Je rêve en vos Pâques bénies,
Mais le rêve n'est pas Prière !*

*Mon cœur ne peut, mon cœur ne sait,
Seigneur, et j'attends votre Verbe ;
En mon âme j'attends en vain
Que la Prière naisse enfin !*

Achevé d'imprimer par
H. VAILLANT-CARMANNE
Imprimeur-Éditeur
Rue St-Adalbert, 8, Liège
le quinze février
mil huit cent quatre-vingt-douze.

Prix : 3 francs.